

hostiles. Attachants surtout, comme le sont Poor Devil (Pauvre Diable), un Indien un peu simplet, Teal Eye, l'héroïne que se disputent les aventuriers qui l'accompagnent, à savoir les personnages joués par Kirk Douglas et Dewey Martin, et la tribu des Pieds-Noirs. Le manichéisme traditionnel est évité. À cela s'ajoute la présence d'un personnel bigarré dont font partie plusieurs Français. Le film est d'ailleurs émaillé de chansons et de répliques en français, un certain Labadie, joué par l'acteur québécois Henri Letondal, étant particulièrement remarquable. Il ne faut pas oublier que la trame du film se déroule en 1832, à une époque où il y avait encore des coureurs des bois canadiens, c'est-à-dire parlant français. Malgré tout, le film déçoit. La fin, tournée probablement par Arthur Rosson, est complètement ratée. Ce qui explique l'insuccès du film. Par ailleurs, l'intrigue est quelque peu languissante et finalement se termine sur une note assez triste, l'heureux élu des deux aventuriers (le personnage joué par Martin Dewey) retournant près de sa dulcinée après beaucoup d'hésitations.

Avec *La Flèche Brisée* (*Broken Arrow*), on grimpe de niveau. On assiste, en effet, à la réhabilitation de l'homme Rouge. Le film raconte l'histoire véridique de la rencontre de Cochise (interprété par Jeff Chandler) et de Tom Jeffords (interprété par James Stewart). Nous sommes en Arizona, en 1870. Jeffords, voulant obtenir un droit de passage pour ses courriers, constamment décimés par les attaques des Chiricahuas, décide de rencontrer leur chef, après avoir perfectionné sa connaissance de leur langue et de leurs coutumes. Cochise et lui deviennent amis. Mieux que cela, et chose tout à fait étonnante pour l'époque, il tombe amoureux d'une ravissante Indienne, qu'il épouse, du nom de Sanseeahray, jouée par la très belle Debra Paget. Grâce à cette amitié et à cet amour, Jeffords obtiendra de Cochise de conclure un traité de

paix avec les Blancs sous le patronage du général Howard (joué par Basil Ruysdael), malgré l'opposition de Geronimo et de ses partisans. En fait, cette aventure se terminera mal pour notre héros, puisque sa femme sera tuée sous ses yeux par des Blancs félons. Toutefois, grâce à la détermination de Cochise, la paix continuera à être respectée par les deux camps.

Ce chef-d'œuvre de Delmer Daves, avec Ernest Palmer comme chef opérateur, est remarquable tant sur le plan narratif que sur le plan de la mise en scène proprement dite. Comme dans *Au-delà du Missouri*, le film commence par une voix off qui est celle du héros, Jeffords: « Ceci est l'histoire d'un peuple, d'une région, d'un homme, Cochise [...]. Cette histoire, je l'ai vécue. » En réalité, tout le film est raconté de façon intermittente par le héros. Nous voyons sa rencontre, admirable, avec Cochise, ainsi que la relation qui se dessine entre eux, fondée sur l'estime réciproque. (Cochise ne supporte pas le mensonge, nous dit un des personnages, son regard scrute les cœurs et il est plus grand par l'âme que tous les chefs indiens.) Le réalisateur nous présente les Apaches (dont font partie les Chiricahuas) comme des gens fiers de leur culture et soucieux de garder leurs terres. À cet effet, il faut signaler que Delmer Daves vécut une partie de sa jeunesse dans une réserve, où il put découvrir la richesse du patrimoine autochtone.

Sur le plan de la mise en scène, outre la beauté du technicolor, particulièrement réussie, il y a lieu de souligner l'utilisation que fait Daves des plongées et surtout des contre-plongées. La séquence d'ouverture est à cet égard très parlante. Après un plan d'ensemble, que j'ai évoqué un peu plus tôt, on voit le héros s'afficher à l'écran en plan moyen avec une légère contre-plongée, suivie d'un plan sur le ciel où tournoient des buses, puis d'un plan en plongée qui nous fait découvrir un jeune Indien titubant. La scène qui nous montre Jeffords gagnant le camp indien est, elle aussi, éloquent. On le voit alternativement cadré en bas des pics rocheux

qu'il doit gravir, puis en de savantes contre-plongées qui nous montrent notre héros arpentant la montagne pendant qu'en surplomb des Indiens s'envoient des signaux lumineux. Du très grand art.

Il ne serait pas inutile non plus d'évoquer les dialogues. Par exemple, Cochise disant à Jeffords: « Nous nous tuerons peut-être un jour, mais jamais nous n'aurons de mépris l'un pour l'autre. » Ou cette parole de Jeffords adressée au général Howard: « Continuez à lire la Bible, général. J'aime votre façon de la lire. » Et que dire de l'interprétation de Chandler, de Stewart, de Debra Paget, sans oublier Jay Silverheels, le Tonto de *Lone Ranger*, dans le rôle de Geronimo.

Avant de terminer mon propos sur Daves, je voudrais vous signaler qu'il est l'auteur de deux immenses chefs-d'œuvre: *Trois heures 10 pour Yuma*, dont on vient de faire un remake, que je n'ai pas osé aller voir, et la *Colline des potences* (*The Hanging Tree*), testament absolu du maître, avec Gary Cooper et Maria Schell. Il réalisa également, en 1947, un chef-d'œuvre du film noir en caméra subjective, *The Dark Passage* (*Les Passagers de la nuit*).

Le deuxième film que je voudrais mettre en évidence pour souligner la réhabilitation du Sauvage est dû à Douglas Sirk, auteur de quelques-uns des plus beaux mélodrames de l'histoire du cinéma. On lui doit notamment trois chefs-d'œuvre incomparables: *Le Secret Magnifique* (*The Magnificent Obsession*), *Tout ce que le ciel permet* (*All that Heaven Allows*) et *Écrit sur du vent* (*Written on the Wind*). La première réaction serait de se demander: mais qu'est-il venu faire dans un genre qui lui est totalement étranger, tant en raison de ses origines (il est Allemand) que de ses préoccupations filmiques? Et pourtant le résultat n'est pas dépourvu d'intérêt. *Taza, Son of Cochise*, en effet, malgré quelques défauts, est une œuvre passionnante. Accompagné de son

fidèle opérateur, Russel Metty (un des plus grands opérateurs de Hollywood), Sirk réussit à nous captiver avec cette histoire de révolte indienne et de revendication territoriale. L'intrigue, en fait, est la suite de *Broken Arrow*, le personnage de Cochise étant joué, ici également, durant quelques minutes, par Jeff Chandler. À la mort de ce dernier, son fils Taza (interprété par Rock Hudson) lui succède et entend bien faire respecter le traité conclu. Hélas, les choses se gâtent. Son frère, aidé de Geronimo, foment la révolte, qui entraîne la réaction du 6^e de cavalerie. Taza, pour honorer la mémoire de son père, s'allie aux militaires. Mais il constate qu'une fois de plus les Blancs ont la langue fourchue. Il s'empare alors de la garnison et contraint le commandant, venu à la rescousse, à faire la paix. Celui-ci, en bon Yankee, propose de délocaliser la réserve et de faire de Taza et de quelques-uns de ses compagnons une police militaire qui fera régner l'ordre. Celui-ci n'a d'autre choix que d'accepter. Lorsque Geronimo, revenu dans la réserve, voit Taza arriver tout de bleu vêtu, la colère gronde (on le comprend). Sur cette intrigue se greffe une relation amoureuse entre une jeune Indienne, fille d'un des révoltés (jouée par Barbara Rush), et Taza.

Tourné à l'origine en 3 D, ce film, selon les uns (Lourcelles, Tavernier), doit être vu en relief, selon les autres (Patrick Brion) peut être tout aussi bien regardé en format plat. Comme souvent, la vérité est entre les deux. Il est indéniable que de nombreuses scènes comportent soit des avant-plans très accentués qui intensifient la profondeur de champ, soit des objets qui partent en direction de l'écran (flèches qui viennent d'on ne sait où, roches que l'on précipite sur l'adversaire, voire sur le spectateur). Mais ce n'est pas cela qui fait un film. La technique 3 D souffre – on l'oublie trop souvent – d'un inconvénient: le port de lunettes, qui a pour conséquence non seulement la gêne, mais surtout le rétrécissement du champ de vision au profit de l'immédiateté stéréoscopique.